



HAL
open science

Les années d'apprentissage de Marie-Rose Seguin, dite Cousette

Eri Matsumura

► **To cite this version:**

Eri Matsumura. Les années d'apprentissage de Marie-Rose Seguin, dite Cousette. 2022. halshs-03514267v2

HAL Id: halshs-03514267

<https://shs.hal.science/halshs-03514267v2>

Submitted on 11 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GLALICEUR

numéro 44

le 5 janvier 2022

Groupe de recherche
sur la **L**Angue et la **L**ittérature françaises
du **C**entre et d'**aillEURs**
(Tokyo)

contact : glaliceur2019@gmail.com

Les années d'apprentissage de Marie-Rose Seguin, dite Cousette

Eri MATSUMURA

Cousette, roman pour la jeunesse de Lily Jean-Javal (1882-1958), a paru en 1924 à Paris, chez Gedalge¹. Ses illustrations sont dues à sa cousine germaine Maggie Salcedo, qui signait alors Maggie Salzedo avec un \varkappa ; c'était le début de leur fréquente collaboration fructueuse². Pour qui l'a écrit l'auteure ? Comme elle n'avait pas d'enfants, le point de départ était peut-être pour ses neveux et nièces, à qui elle aimait raconter des histoires³. On peut se rappeler que dans *La Lumière du foyer*⁴, publiée l'année précédente, l'héroïne avait une tante à la mode de Bretagne et que celle-ci prodiguait à sa nièce et à la grande amie de cette dernière des soins maternelles et amicales. On est tenté de supposer que cette tante qui n'avait pas d'enfants non plus était dessinée sur le modèle de l'auteure elle-même, d'autant plus qu'elle vivait entourée de nombreuses poupées qu'elle avait fabriquées. Ce point nous conduit à l'histoire de Cousette, qui a commencé sa carrière de couturière en confectionnant des vêtements pour poupées.

Pour ceux qui n'ont pas lu le roman de 1924, voici un rapide résumé de son histoire.

Marie-Rose Seguin, dite Cousette, était la fille du pauvre tonnelier parisien, Anatole Seguin, dit le Père Larigot. Elle avait treize ans et demie au début du roman. Depuis la mort de sa mère survenue deux ans plus tôt, elle vaquait aux soins du ménage en élevant ses deux petits frères : Toine et Riquet. À la place de son père qui passait son temps dans un café d'en face, elle restait au magasin (qui était aussi leur maison) et faisait de la couture pour subvenir aux dépenses. Son seul plaisir était de fabriquer des vêtements et des accessoires pour sa poupée Lolotte, qui avait comme figure un morceau de liège sculpté par son père et comme corps le son cousu par sa défunte mère. Elle s'entretenait souvent avec Madame Beuglon, concierge, et Madame Grumot, marchande des quatre saisons. Par l'intermédiaire de cette dernière qui a remarqué que Lolotte était vraiment bien mise (figure 1⁵), Gaétane, fille d'un riche crémier, a passé à l'héroïne une

¹ Lily Jean-Javal, *Cousette*, Illustrations de Maggie Salzedo, Paris, Gedalge, 1924, 253 pages. Dans les citations, les soulignages sont de l'auteure.

² Voir Eri Matsumura, « Quand Maggie est-elle devenue Salcedo ? » dans *Glaliceur*, n° 27, 2021, p. 1, notes 4 et 7 (disponible sur le site suivant : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03093541>) ; dans la note 7, il faut ajouter *Odile et son tuteur*, 1946.

³ Voir Sylvia Dorance, « Lily... comme libre », dans *La Plume et le Pinceau. Lily Jean-Javal, Maggie Salcedo*, Yzeure, LACME, 2013 (catalogue d'exposition), p. 13. On signalera que la liste des lieux et des dates de cette exposition que j'ai établie dans mon article cité (p. 1, note 2) est à compléter avec la mention de « du 27 juin au 14 juillet 2013, à Lapalisse (au château de La Palice) ».

⁴ Lily Jean-Javal, *La Lumière du foyer*, Paris, Gedalge, 1923, p. 44-46.

⁵ Pour les figures de cet article, voir le site de Glaliceur (Illustrations pour Eri Matsumura « Les années d'apprentissage de Marie-Rose Seguin, dite Cousette », *Glaliceur* 44, le 5 janvier 2022 <https://sites.google.com/view/site-de-glaliceur/accueil/les-années-dapprentissage-de-marie-rose-seguin-dite-cousette>).

commande pour sa poupée. C'était le début de sa carrière de couturière, car d'autres petites filles ont commencé à affluer chez elle pour lui demander d'habiller leurs poupées. Un jour, Madame Prévost-Pradel est survenue chez le Père Larigot afin que chez elle il mette en bouteilles un fût de vin⁶. En voyant que le logis du tonnelier était exigu et que Cousette était très adroite, la charitable bourgeoise a proposé à celle-ci de venir travailler en journée pour habiller la poupée de sa fille Betty. Ravie des conditions de travail qui lui paraissaient merveilleuses, l'héroïne s'est mise à fréquenter la maison des Prévost-Pradel. Non seulement leur fille mais aussi les amies de cette dernière, toutes riches, lui passaient des commandes. De plus, elle a rencontré Olivier, frère de Betty, qui lui a plu tout en l'intimidant avec sa galanterie. Le bonheur n'a pourtant pas duré, car un jour Cousette qui était épuisée de trop de tâches à accomplir a laissé tomber la poupée d'artiste de Betty, dont la tête s'est cassée. Mise à la porte immédiatement, elle est rentrée chez elle dans un état affreux. Son désespoir a apitoyé non seulement Mesdames Beuglon et Grumot mais aussi une autre voisine : Mademoiselle Victoire, modiste. Cette dernière a présenté la jeune fille à Madame Alphonsine, patronne d'une maison de couture à une trentaine d'employées, qui l'a embauchée dans son atelier comme petite main. En surpassant ses anciennes par son adresse et son sérieux, l'héroïne est devenue première main en un peu plus d'un an pour être chargée de confectionner des robes sans le concours de ses collègues. Peu après, une de ses créations a tellement ravi Miss Evelyne Claridge Simpson, une richissime Américaine, que celle-ci l'a prise comme sa couturière privée. Avec sa nouvelle patronne, Cousette a fait des voyages en France et Italie, où elle a acquis des notions élémentaires des beaux-arts et de la culture. Après ces voyages, Miss Claridge Simpson est repartie pour les États-Unis, mais avant son départ elle lui a fait un don fabuleux pour qu'elle puisse ouvrir rue Saint-Honoré une maison de couture appelée « Cousette and C^o ». Les affaires démarrent bien et l'histoire finit par les fiançailles de l'héroïne avec Olivier Prévost-Pradel.

* * *

L'ascension fulgurante de Cousette est racontée avec de nombreux détails. Parmi les traits mis en valeur, il y en a deux qui nous intéressent particulièrement. Ce sont d'une part la variété et l'évolution de son travail de couturière et de l'autre la géographie des lieux où se déroulent les événements de sa vie. Examinons ces deux aspects un peu plus en détail.

La couture de la jeune fille commence par les vêtements et les accessoires de sa poupée Lolotte. Comme à son logis le budget est plus que limité, ils sont faits d'objets usés. La combinaison, les bas blancs, les jarretelles et les souliers de peau sont taillés dans de vieux « gants de mariage de Madame Beuglon⁷ ». La poupée porte une robe verte faite de myosotis et de chiffons que lui avait donnés Mademoiselle Victoire. La forme de cette robe est pourtant si nouvelle qu'elle étonne Madame Grumot.

⁶ « Un Sauternes 1911, premier choix !... Il n'y a que du monde "comme il faut" pour boire un vin pareil... », dira le Père Larigot plus tard en se souvenant de cette visite (*Cousette, op. cit.*, p. 243).

⁷ *Ibid.*, p. 18.

Quand sa première cliente, Gaétane Beuret, fille du crémier, lui passe une commande pour sa poupée Mathilde, Cousette utilise des chiffons de chez elle pour réaliser un « canotier de feutre rouge, issu d'un bout de molleton » et un « tailleur à carreaux noirs et blancs, tiré d'une ancienne housse à bagages ». En même temps, elle cherche des matériaux dans les alentours : la poupée porte ainsi une « minuscule plume de geai, recueillie dans un jardin du voisinage, [rehaussant] le chapeau » et « une rose, façonnée dans un brin de faveur⁸ » à sa boutonnière.

Gaétane, qui ne lui paie que chichement, lui amène néanmoins d'autres clientes. D'abord sa cousine, Yolande Piédelièvre, fille d'un entrepreneur, lui commande « une toilette de “marquise” pour sa “demoiselle” invitée à un bal ». C'est une occasion pour ouvrir un peu l'horizon de l'héroïne, car, ignorant ce qu'est la « marquise », elle emprunte à sa voisine modiste « le couvercle d'une boîte de dragées » où figure « une dame aux cheveux poudrés et aux falbalas de soie rose pompadour⁹ ». Comme le matériau gratuit ne suffit plus, la jeune couturière travaille maintenant « avec des échantillons d'ameublement¹⁰ » qu'elle achète chez un tapissier du quartier. Yolande veut aussi que Guy, qui vient d'épouser sa « demoiselle », porte un uniforme pour « faire son service au Maroc, dans les spahis¹¹ ». Après Yolande vient Olga, fille du cafetier Chopard, qui pour « sa poupée négresse » hésite « entre un costume de nourrice ou de reine des Sauvages¹² ». D'autres petites filles se pressent, mais elles changent d'avis si fréquemment que Cousette, obligée de se procurer à ses frais de nouveaux matériaux, dépense plus qu'elle gagne.

En passant chez les Prévost-Pradel, elle entre dans un autre univers, où elle apprend des noms et des modes qu'elle ne connaissait pas. Dès le premier jour, Betty exige pour sa poupée d'artiste Fleuriane « un trousseau : six chemises, six pantalons, des combinaisons brodées, un corset-ceinture souple, souple comme on les fait rue de la Paix. Et puis une robe pour le *footing* au Bois, une pour midi, une pour le thé genre *tea-gown*, [...] une pour le théâtre, très décolletée, [...] les manteaux : un collet de voyage, une cape d'automobile. » Et l'on apporte à la couturière « du linon, des soies et des dentelles¹³ », etc., bref tout ce dont elle a besoin. Betty qui donne à sa poupée un « nom mérovingien¹⁴ » a tout un répertoire d'appellations pour les robes qu'elle lui fait fabriquer : « *Trotte-menu*, le tailleur bleu marine, pour la promenade au Bois », « *Mixed-Grill*, en crêpe marocain beige, pour le lunch ; *Quand vient l'été* en foulard à ramages pour les visites ; *Ne m'oubliez pas* en mousseline de soie

⁸ *Ibid.*, p. 28-29.

⁹ *Ibid.*, p. 33-34.

¹⁰ *Ibid.*, p. 34.

¹¹ *Ibid.*, p. 36.

¹² *Ibid.*, p. 34.

¹³ *Ibid.*, p. 48.

¹⁴ Selon l'expression de son frère, *ibid.*, p. 56.

myosotis perlée d'argent, pour le théâtre ; *Kiss me* en tulle mauve enguirlandé de fleurs, destinée au dancing ; *Good night* et *Shéhérazade*, de couleurs changeantes, pour les soirs où l'on flâne sur la chaise longue ». Et « une toque ailée » et « une capeline couronnée de marguerites » sont appelées « *Biplan* » et « *Dans la prairie* » respectivement¹⁵.

Il convient de se souvenir à ce propos qu'à l'époque, on attribuait volontiers aux robes des noms suggestifs. Les planches des revues de mode comme la *Gazette du bon ton, arts, modes et frivolités* nous offrent de bons échantillons de cet usage. George Barbier y a ainsi dessiné en 1922 *La Promeneuse mélancolique*, robe d'après-midi créée par Beer¹⁶ (figure 2). Cette habitude s'étendait aux poupées. Le trousseau de la poupée mannequin Bleurette, par exemple, était rempli de charmantes dénominations. Entre autres, Maggie Salcedo a collaboré en hiver 1935-1936 au *Catalogue du trousseau de Bleurette* pour dessiner : 1) *Après-midi*, 2) *Au Pesage*, 3) *Promenade* et 4) *Convalescence*¹⁷ (figure 3). Cette coutume de donner des noms aux robes de poupées a continué jusqu'aux années 1960 et 1970 : les américaines Barbie (Mattel) et Tammy (Ideal), l'anglaise Sindy (Pedigree Toys) et la japonaise Licca (Takara) ont toutes porté des vêtements à noms évocateurs.

Les amies invitées par Betty s'enthousiasment immédiatement du trousseau de Fleuriane et demandent à Cousette de travailler pour un bal costumé. Chacune a une exigence différente. Lola de Porte-Vecchio « veut habiller sa poupée Carmen en *Incroyable* », Marie-Renée Chantal « travestir [sa] fille Chonchette en petit ramoneur », Jeannine d'Aiguebelle faire porter à son « fils » « un uniforme de chevalier de Saint-Louis, [...] copié sur le portrait d'un ancêtre qui, malheureusement, [a] eu la tête coupée en 1793 », Clarisse Ménétrier « mettre sa fille en fermière normande », Anne-Madeleine de Clairval donner « trois robes noires [de deuil] à ses trois filles, Lily, Lilette et Lilon », tandis que Betty réclame « un costume de bergère Watteau » pour sa fille Fleuriane et que Maud et Simone Meyer-Bing tiennent à ce que la couturière leur fasse pour leurs « bébés jumeaux » « de la layette : des couches-culottes, des passe-couloirs, des pelisses, des bonnets » ainsi que « des robes de baptême [...] pour le temple¹⁸ ». N'oublions pas Gaby Lecœur, qui est la plus sympathique et qui donc « porte bien son nom¹⁹ » ; elle a une poupée japonaise appelée Bec-de-Cigogne, pour laquelle l'héroïne paraît confectionner des vêtements (dont le nom n'est pourtant pas mentionné). Tout cela était un excellent exercice qui la conduisait à habiller sans difficultés les vraies femmes.

¹⁵ *Ibid.*, p. 71.

¹⁶ *Gazette du bon ton, arts, modes et frivolités*, n° 8, Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts, 1922, planche 63.

¹⁷ *Catalogue du trousseau de Bleurette, hiver 1935-1936*, Paris, Gautier-Languereau, [1935], p. 2.

¹⁸ *Cousette, op. cit.*, p. 82-84.

¹⁹ *Ibid.*, p. 84.

Chez Madame Alphonsine, elle n'a donc aucun mal à s'adapter au nouveau milieu. Elle est d'une telle virtuosité que dès le début elle rebâtit une manche pour une ancienne peu habile. L'éventail de son travail s'élargit sans tarder. Et promue rapidement première main, elle se charge des « plus délicates soutaches ou broderies à parfaire » et brille aussi par « ses goûts d'artiste²⁰ ». C'est ainsi qu'elle réalise pour Miss Claridge Simpson la « robe *Crépuscule* », « éblouissante tunique scintillante de rosée nocturne²¹ » (figure 4) et une « somptueuse mante de velours *Belle-Étoile*²² ». Pas décisif pour devenir sa couturière privée.

Dès lors, elle lui confectionne une « robe soutachée » en « tulle bis et [...] soie changeante²³ », et puis « une tunique indienne... un kimono... un domino pour une redoute... ». De plus, elle réalise pour son chien Puck « un mantelet mordoré » et pour sa secrétaire « un corsage de satin gris-fumée » sans oublier des « coussins, avec des inscriptions brodées telles que “*Never more?*”, “*Asleep, my love?*”, “*O dreary life!*”²⁴ ». Son séjour à Biarritz lui permet de regarder de près les vêtements de la dernière mode, alors qu'en Italie les œuvres d'art lui donnent d'innombrables inspirations. Le séjour dans différents lieux marquent des étapes pour les progrès techniques et artistiques de la couture.

Après l'ouverture de Cousette and C^o, l'héroïne crée une robe de mariée pour Gaétane Beuret, avec « cinq précieux volants de point d'Alençon²⁵ ». Les vêtements qu'elle fabrique pour elle-même sont « *Fringante*, [...] petit tailleur neuf, le dernier modèle pour les courses, avec les liserés cerises », « *Songeuse*, en foulard pervenche²⁶ », « *Intrépide*, [...] costume tailleur [...] de la serge bon teint²⁷ », etc. : appellations qui conviennent parfaitement à l'épanouissement de son art. Par ailleurs, pour la malheureuse Betty, dont le père est mort criblé de dettes, elle vend « une tunique gris-perle que [brode] un galon d'argent²⁸ » (figure 5) avec un prix raisonnable.

Ainsi, la variété et l'évolution du travail qu'a accompli l'héroïne sont remarquablement décrites avec des détails concrets, qui ne manquent pas de faire rêver les lecteurs et les lectrices.

Pour les illustrations de son roman, Lily Jean-Javal a choisi sa cousine germaine Maggie Salcedo. C'était un bon choix, car celle-ci connaissait bien la mode. Entre 1912 et 1921, dans la *Gazette du bon ton* elle a donné trois illustrations hors texte pour des robes de célèbres couturiers tels que Paquin et Zimmermann (figure 6) et illustré quatorze articles,

²⁰ *Ibid.*, p. 140.

²¹ *Ibid.*, p. 140-141.

²² *Ibid.*, p. 145.

²³ *Ibid.*, p. 175.

²⁴ *Ibid.*, p. 176-177.

²⁵ *Ibid.*, p. 207.

²⁶ *Ibid.*, p. 211.

²⁷ *Ibid.*, p. 228.

²⁸ *Ibid.*, p. 219.

dont quatre sont écrits par elle-même²⁹. Elle a également peint des robes, destinées aux salons et aux grands magasins³⁰. D'autre part, comme on l'a vu plus haut, Maggie a collaboré au *Catalogue du trousseau de Bleuette* en hiver 1935-1936. Ce n'était pas son unique contribution pour ce catalogue de chez Gautier-Languereau qui tout en publiant *La Semaine de Suzette* vendait des poupées mannequins Bleuette, car elle y a dessiné depuis l'hiver 1927-1928 jusqu'à l'hiver 1936-1937 (sauf l'hiver 1934-1935, l'été 1935 et l'été 1936)³¹. Ses dessins nous apprennent qu'elle était très au courant de la mode des vêtements pour les jeunes filles.

* * *

La géographie du roman mérite également d'attirer notre attention. Si l'on la résume rapidement, l'histoire commence à Paris : quartier de Grenelle (XV^e arrondissement) où vit la famille Seguin, celui du Champs de Mars (VII^e) où se trouve la maison des Prévost-Pradel, et les VII^e, VIII^e et XVI^e arrondissements où habitent les riches filles qui passent des commandes à Cousette. Ensuite, celle-ci travaille à la maison de couture de Madame Alphonsine (I^{er}), avant d'être embauchée par Miss Claridge Simpson, qui l'emmène à Biarritz, en Touraine et en Italie. Le roman s'achève avec l'ouverture d'une boutique dans le I^{er} arrondissement, où vient s'installer l'héroïne.

Examinons plus en détail son itinéraire.

Au début, la scène est située à Paris, plus précisément dans un espace très restreint du quartier de Grenelle. Cousette habite, avec son père tonnelier et ses frères, un logis qui est en même temps le magasin *Au Bouchon frétilant*. Il se trouve 45, rue Fallempein dans le XV^e arrondissement. Tout en accueillant de rares clients, elle raccommode du linge, fait le ménage et la cuisine pour sa famille. Dans la boutique il n'y a qu'une seule chaise ; en outre, on a d'un côté un arrière-boutique qui contient un « lit-cage » du père, « la cuvette et la cruche posées sur une caisse et qui serv[ent] de lavabo », « un petit poêle » et « une planche » où sont posés des écuelles, des couverts et des gobelets, avec « l'unique brosse à dents qui ser[t], de temps en temps, à toute la famille », et de l'autre un apprentis à vasistas,

²⁹ Voir mon article cité, p. 6, note 36, où il faut lire qu'elle a « contribué entre 1912 et 1921 trois fois [et non pas « deux fois »] pour l'illustration de mode (hors texte) ». Parmi ces contributions, elle signe « MAGGIE » pour les articles et les illustrations de 1912-1914 et « MAGGIE SALZEDO » pour les illustrations de 1920-1921.

³⁰ Voir Paul Cornu, « Les Robes peintes de M^{lle} Maggie », dans *Jardin des modes nouvelles*, Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts, n° 2, le 15 novembre 1912, p. 36-37. Cet article est illustré par Maggie (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6565212h/f19.double>; consulté le 31 décembre 2021).

³¹ Voir mon article cité, p. 4, note 25 ; à la page 4, on ajoutera que le catalogue de l'été 1928 est dû aussi à Maggie Salcedo, comme on peut le voir sur l'annonce parue dans *La Semaine de Suzette*, n° 20 du 17 mai 1928 (<http://archivesexpos.marseille.fr/a/436/la-semaine-de-suzette-janvier-1928-1929-coll-part-/>; consulté le 31 décembre 2021), et que celui de l'hiver 1929-1930 me paraît également contenir des dessins de sa plume, parce qu'ils sont réalisés avec ses traits caractéristiques, quoique sans signature, voir le site suivant (<https://www.paramourdespoupees.com/t8756-Catalogue-Bleuette-Hiver-1929-1930.htm>; consulté le 31 décembre 2021).

qui « abrit[e] les deux paillasses » où se couchent les trois enfants³². Bref, « on a tout sous la main³³ ».

Dans le même immeuble vivent la concierge Madame Beuglon et la modiste Mademoiselle Victoire. Madame Grumot, marchande des quatre saisons, qui habite tout près, vient bavarder tous les soirs à la loge de la concierge. Ces deux dames jouent le rôle de marraines pour Cousette, qu'elles aident, consolent et encouragent avec des propos pleins de bon sens. Les premières commandes pour l'héroïne viennent de Gaétane Beuret, fille d'un crémier de la place d'Alleray, de sa cousine Yolande Piédelièvre de la rue Vaugirard et d'Olga, fille du cafetier Chopard – patron du café d'en face où le Père Larigot passe son temps –, soit d'habitantes des quartiers de Saint-Lambert et de Grenelle.

Ensuite, l'espace de Cousette s'élargit un peu, car elle va travailler chez les Prévost-Pradel, 24, avenue Élisée-Reclus, dans le VII^e arrondissement. C'est une maison spacieuse à de nombreuses pièces luxueuses. Même la lingerie où l'héroïne passe la journée est dix fois plus grande que la loge de Madame Beuglon. Sa virtuosité satisfait Betty (figure 7) et attire tout de suite l'attention des amies de cette dernière, qui habitent respectivement rue Barbet-de-Jouy (VII^e), boulevard Malesherbes (VIII^e ou XVII^e), rue François I^{er} (VIII^e), rue Decamps, avenue du Bois de Boulogne (actuelle avenue Foch), place Victor Hugo (XVI^e), etc. En quittant son espace familial, Cousette visite ces beaux quartiers pour confectionner des vêtements des poupées de ces riches demoiselles. Ayant pourtant laissé tomber par mégarde Fleuriane, poupée d'artiste de Betty, elle est licenciée. Bouleversée, elle marche au hasard pour arriver finalement au quai de la Seine où sur un banc elle verse de tristes larmes. Lors de cette première errance, c'est la voix de sa défunte mère qui lui donne le courage de rentrer chez elle.

Après ce malheur, la jeune fille est embauchée chez Madame Alphonsine, rue Castiglione, dans le I^{er} arrondissement. Voici le début de sa carrière de couturière pour les vraies femmes, et ce point de départ annonce son retour triomphant au même quartier à la fin du roman. En attendant, Cousette passe toute la journée dans l'atelier, sauf à midi où elle se rend avec ses collègues au Jardin des Tuileries (figure 8).

Alors que sa prompte promotion semble la destiner à rester dans ce quartier de la mode, une intervention imprévue l'oblige à découvrir d'autres horizons. Car sa virtuosité a si ravi Miss Claridge Simpson, une des meilleures clientes de Madame Alphonsine, qu'à Royal Hôtel, 33, avenue de Friedland³⁴ (VIII^e), l'Américaine lui propose de travailler pour elle seule. La proposition la ravit et effraie à la fois. Bien sûr, un bon salaire va aider sa famille à vivre avec un peu plus convenablement que jusqu'ici, et la perspective de voyages

³² *Cousette, op. cit.*, p. 15.

³³ *Ibid.*, p. 39.

³⁴ Mais on lit ailleurs « avenue des Champs-Élysées » ; voir *ibid.*, p. 146.

lui fait plaisir, mais elle se souvient toujours du désespoir qu'elle a ressenti après avoir été mise à la porte par les Prévost-Pradel et elle s'inquiète de « dépendre uniquement d'une si riche personne³⁵ ». En sortant trop agitée de l'hôtel, au lieu de se diriger vers son logis, elle prend sans le savoir l'avenue des Champs-Élysées à la direction de l'Arc de triomphe de l'Étoile, puis l'avenue Hoche. C'est là qu'elle revient à la réalité et parvient à prendre le métro pour rentrer chez elle. On peut comparer les deux errances : celle qui suit la brisure de la poupée de Betty et celle qui suit l'entretien avec Miss Claridge Simpson. Alors que la première mène l'héroïne vers la Seine où une jeune fille de dix-huit ans s'est noyée la semaine précédente³⁶, la seconde la conduit vers l'Arc de triomphe, qui préfigure peut-être son succès rapide.

Devenant la couturière privée de Miss Claridge Simpson, Cousette la suit dans ses déplacements incessants, car sa nouvelle patronne a « un palais à Venise, un château en Touraine, une villa sur la Côte d'Argent et un temple grec en Sicile³⁷ ». Leur première destination est la villa appelée « Sirènes » de Biarritz. Au mois d'avril, l'héroïne, qui a maintenant seize ans, quitte sa famille et ses amies (figure 9), et prend à la gare d'Orsay un Sud-Express avec sa patronne. Comme à l'époque il fallait 9 heures 45 minutes pour aller de Paris à Biarritz³⁸, ce voyage est une véritable aventure pour une jeune fille qui n'était pas sortie de Paris et qui ne connaissait même pas Saint-Germain-en Laye ni la forêt de Marly³⁹. « La fuite effrénée des arbres, des champs, des villages », « la verdure des prés, [l']or des genêts, [les] vergers blancs et roses, [les] bêtes paissant, [les] vols d'oiseaux bigarrant le ciel⁴⁰ », tout est un enchantement.

À Biarritz, Miss Claridge Simpson séjourne dans sa villa « Sirènes ». Cousette y a droit à une grande chambre avec un cabinet de toilette et une baignoire et à un « salon-lingerie⁴¹ ». Le lendemain de son arrivée, elle va en ville, accompagnée de la secrétaire Mademoiselle de Richebourg qui lui achète chez une lingère « six parures, dont les broderies – pourtant modestes – [la font] rougir jusqu'aux oreilles », à « *Au Paradis des Dames* » « une robe de tricot noisette, un chandail et un souple chapeau assortis », à « *Old London* » « un costume tailleur bleu marine », avant de passer chez « le bonnetier et le bottier » d'où elle sort presque en dansant, « les jambes gainées de bas de fil beige, les pieds ornés de fins souliers

³⁵ *Ibid.*, p. 151.

³⁶ *Ibid.*, p. 97.

³⁷ *Ibid.*, p. 139.

³⁸ Selon un guide du Syndicat d'initiative du pays basque publié en 1908, reproduit sur le site Géoforum (voir : <https://www.geoforum.fr/topic/33688-tourisme-et-prospection-1900-1920/>; consulté le 31 décembre 2021).

³⁹ Toutefois, il n'est pas impossible qu'elle se soit rendue à un petit village de l'Oise pour visiter le tombeau de sa mère (*Cousette, op. cit.*, p. 97).

⁴⁰ *Ibid.*, p. 163.

⁴¹ *Ibid.*, p. 169-170.

de cuir acajou⁴² ». C'est une véritable métamorphose (figure 10), car jusque-là elle a toujours porté le deuil de sa mère.

Le pays basque permet également à Cousette de découvrir la mer. Chaque jour, elle va « s'étendre dans le sable, humant la brise⁴³ ». En même temps, sa patronne, alarmée de sa totale ignorance, lui fait apprendre la grammaire, l'orthographe, l'écriture, l'histoire, la géographie, la littérature et l'arithmétique⁴⁴. Grâce aux leçons de Madame Lefort et à sa propre intelligence, elle fait de grands progrès.

En quittant Biarritz, Miss Claridge Simpson et sa suite vont en septembre à son « petit château de Touraine "la Mésangère"⁴⁵ », et après avoir passé une semaine à Paris, elles vont en Italie. Rome, Naples et la Calabre ne manquent pas d'éclairer la jeune fille sur la richesse artistique qu'elle ignorait. Ensuite, probablement fin octobre, les voyageuses arrivent à Venise pour s'installer au « Palazzo Bello⁴⁶ ». Elles visitent le Lido et Sotto-Marina⁴⁷, et à « l'île des Dentellières, *Burano* » l'Américaine se commande « une écharpe avec les quatre saisons et chaque saison coûte mille francs (argent français)...⁴⁸ ».

L'abbé Luigi Barberino, chargé d'enseigner à Cousette l'italien, l'histoire d'Italie et l'histoire de l'art, l'emmène aux églises et aux musées de Venise. Tout attire son regard avide. Entre autres, « la petite église de *Santa Maria dei Miracoli* » l'éblouit avec son « marbre d'Afrique, veiné de noir, et [son] porphyre [...] ciselés de mille fleurs, d'oiseaux, de nœuds et d'arabesques », « la sainte Catherine, aux boucles emperlées, et la sainte Madeleine, à la chevelure de soleil, que peignit aux côtés de la Madone, Giovanni Bellini⁴⁹ ». Dans les musées, elle regarde avec une attention particulière les « costumes d'autrefois », les « manches [...] très ouvragés », les « chapeaux [à] beaucoup de plumes frisées⁵⁰ ». Naturellement ces visites l'aident beaucoup à se cultiver et à imaginer de nouveaux modèles avec des idées qui lui étaient inconnues. Elle s'inspire ainsi d'« une princesse du musée » afin de créer un déshabillé « vieil or⁵¹ ». Quand sa patronne joue une comédie avec ses invités, elle confectionne un costume de « dogaresse (la dame des anciens chefs de Venise) », « une robe tout en velours, soie et pierreries⁵² ».

Après avoir quitté l'Italie, Miss Claridge Simpson et sa suite rentrent à Paris pour y passer l'hiver, avant de se rendre en Touraine pour « surveiller des semis de pois de senteur

⁴² *Ibid.*, p. 172-175.

⁴³ *Ibid.*, p. 176.

⁴⁴ De plus, Margerie, la camériste de Miss Claridge Simpson, lui enseigne l'anglais (*ibid.*, p. 197).

⁴⁵ *Ibid.*, p. 178.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 187.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 193-195.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 194.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 197.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 194.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Ibid.*, p. 195.

et des couvées de perdreaux » et à Biarritz, et enfin de revenir à Paris. Cousette, qui a maintenant dix-huit ans⁵³, apprend alors que sa patronne va repartir pour les États-Unis afin de se marier avec Jack Walter Kennedy, et reçoit d'elle un magnifique cadeau. Elle devient « patronne d'une maison de couture [...] *Cousette and Co*⁵⁴ » financée par l'Américaine. La boutique, avec son appartement, se situe rue Saint-Honoré (I^{er}). Quel retour triomphant pour la couturière qui a débuté comme petite main chez Madame Alphonsine, rue Castiglione !

À l'ouverture de sa boutique, l'héroïne embauche quelques-unes de ses anciennes collègues, et les affaires prospèrent rapidement. Au cours d'un essayage de Gaétane Beuret, « fille du crémier de la place d'Alleray » qui va épouser « un nourrisseur normand trois fois millionnaire⁵⁵ », survient Olivier Prévost-Pradel. Il lui raconte sa vie actuelle : comme son père est mort ruiné par les courses, sa famille a tout vendu pour s'installer avenue de Neuilly (XVI^e ou XVII^e), dans « un perchoir » au cinquième étage, « sans ascenseur, trois pièces, un minuscule salon, une cuisine⁵⁶ ». Leur infortune se traduit ainsi par un changement de domicile : après une grande maison au pied de la Tour Eiffel, un petit appartement dans un quartier périphérique.

Chez eux, Madame Prévost-Pradel fait le ménage, aidée par une femme de journée, tandis que Betty est dactylographe et qu'Olivier, sorti des Arts et Métiers, est ingénieur et va faire son « service à Saint-Cyr, puis en Alsace⁵⁷ ». Ayant pitié de Betty, l'héroïne lui fait une robe avec un prix spécial, mais ce traitement de faveur est accueilli avec un orgueil et une envie qu'exaspèrent le malheur actuel de l'une et la réussite extraordinaire de l'autre.

En profitant de sa permission, Olivier invite Cousette pour « déjeuner à l'auberge des Lilas sur la route de Mantes⁵⁸ ». Au cours du repas arrosé de champagne, il la demande en mariage (figure 11⁵⁹). Lorsque plus tard ils rendent visite à Madame Prévost-Pradel, ils ne rencontrent cependant qu'un accueil hostile : même si elle ne s'oppose pas à la volonté de son fils, elle dit qu'elle veut « y demeurer étrangère » et que son « opinion sera immuable⁶⁰ ». Ce qui n'empêche pas Olivier de se fiancer avec l'héroïne et ils organisent une fête de fiançailles au *Bouchon frétilant*, rue Fallempein dans le XV^e arrondissement, où se réunissent le père et les frères de Cousette, Mesdames Beuglon et Grumot et Mademoiselle Victoire. Un télégramme vient de Chicago pour leur apprendre que Miss Claridge Simpson, devenue maintenant Madame Evelyne J. W. Kennedy vient d'envoyer « des ordres télégraphiques à

⁵³ *Ibid.*, p. 198.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 200.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 207.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 214.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 213.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 225.

⁵⁹ L'héroïne a mis à cette occasion le costume tailleur *Intrépide* qu'elle avait créé ; voir ci-dessus p. 5.

⁶⁰ *Cousette, op. cit.*, p. 240.

Smith⁶¹ pour dot convenable⁶² ». À la scène finale, Olivier visite « la minable chambre⁶³ » où Cousette a passé son enfance et pleure à la vue de son exigüité. Avec lui, les lecteurs peuvent mesurer le parcours hors du commun de sa fiancée.

Ainsi, alors qu'elle connaissait à peine Paris, grâce à son talent, à ses efforts et aux heureuses rencontres, l'héroïne réussit à tenir une maison de couture rue Saint-Honoré après avoir voyagé en France et en Italie. L'espace géographique qu'elle a parcouru montre l'étendue de son apprentissage professionnel, culturel et moral. De plus, elle finit par se fiancer avec l'objet de son premier amour. N'est-ce pas une sorte de rêve américain qui nous fait vivre l'euphorie des années 1920, juste avant la Grande Dépression ? Le fait que le succès de Cousette soit dû à la générosité d'une richissime Américaine participe aussi de l'air du temps. Toutefois, le roman n'est pas insipide, parce que l'auteure décrit avec soin différentes manifestations du sentiment et diverses réactions de Cousette aux événements et aux personnages qu'elle rencontre, et que les comportements et les propos d'autres protagonistes ont chacun des traits distinctifs. L'histoire ne manque ni de critique sociale⁶⁴ ni d'humour⁶⁵. C'est la raison pour laquelle cette œuvre d'il y a presque cent ans nous parle encore. Ne mériterait-elle pas d'être rééditée ?

⁶¹ Associer financier que l'Américaine a donné à Cousette avant son départ.

⁶² *Ibid.*, p. 248.

⁶³ *Ibid.*, p. 250.

⁶⁴ Voir ce que Cousette dit à Madame Prévost-Pradel qui ne supporte pas que sa bru ait un métier : « Je vous l'avoue, à mon tour, madame, j'aurais eu grand'honte de n'apporter pour dot que mes cheveux blonds, mes yeux gris et mes deux mains oisives !... Je ne mange de bon appétit que le pain que je gagne. Ai-je tort ? Je n'ai jamais envié les rentiers... L'expérience prouve, d'ailleurs, qu'ils ne le restent pas toujours. » (*ibid.*, p. 239-240).

⁶⁵ Voir par exemple ce qu'à la fin Madame Beuglon dit quand le télégramme est arrivé de Chicago : « Décidément, faut se féliciter tous les jours qu'on ait découvert l'Amérique ! » (*ibid.*, p. 249).